Document generated on 10/11/2024 10:39 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

L'éloge de la différence

Esther Croft

Number 24, Winter–November 1990

L'étranger / l'étrangère

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4134ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Croft, E. (1990). L'éloge de la différence. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (24), 34–36.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'éloge de la différence

Esther Croft

Pourtant vous les connaissiez bien. Vous les fréquentiez depuis plusieurs années déjà. Un par un, deux par deux, parfois même jusqu'à quatre ou cinq à la fois. Jamais vous ne vous étiez sentie de trop parmi eux. Ni étrangère non plus. Il vous est même arrivé de trouver cela plutôt agréable de vivre sous leurs yeux au-delà de la fermeté de votre poitrine ou du tour de vos hanches; d'être vue dans cette partie de vous-même qui se dérobe si facilement à l'œil nu ou à l'œil armé d'une lunette d'approche.

Mais il ne vous était encore jamais arrivé de vous retrouver seule parmi des dizaines de représentants de cette minorité subtilement visible. Des dizaines d'hommes enfin prêts à assumer leur vraie nature et résolus à manifester aux yeux du monde leur droit absolu à la différence.

Ce soir-là, c'est à la célébration de ce droit que l'on vous a conviée. Parce qu'à plusieurs reprises, vous les aviez défendus publiquement contre l'intolérance, parce que vous vous étiez montrée capable d'ajuster votre vision en dehors du champ du désir ou de la condamnation, ils vous avaient spontanément reconnu un statut particulier: vous feriez partie des rares invités venus assister à la soirée d'ouverture du premier festival international de leur jeune cinématographie.

Vous aviez accepté non sans une certaine fierté. Même si vous saviez d'avance que le privilège n'était pas totalement sans but lucratif: on attendait de vous, à l'intérieur de votre chronique, un compte rendu sympathisant à la cause de la minorité. Sans préjugés et sans méfiance, vous étiez tout à fait disposée à le faire...

... jusqu'à ce que commencent à défiler les premières images du premier film. Jusqu'à ce que, dans l'obscurité de la salle, les dizaines de spectateurs se compactent dans leur ressemblance en une masse informe et redoutable et que leur gaieté individuelle se transforme grossièrement en cynisme collectif. Dès les premiers instants, vous avez senti que l'éloge de la différence se clamerait à même les fibres les plus profondes de votre identité et que vous

sortiriez défigurée par cet implacable regard posé sur vous, avec ou sans lunette d'approche.

Vous étiez la seule femme dans la salle. La seule de votre espèce à résumer dans votre chair les traits qu'ils s'apprêtaient à dénigrer. Vous seriez donc, durant trois heures, le pôle unique sur lequel viendrait s'écraser de rire la minorité tout entière, soudain devenue invisible dans l'anonymat confortable de la grande noirceur. Le seul point de convergence où viendraient s'agglutiner pêle-mêle le mépris, la haine, la convoitise, la peur et le rejet.

Cela n'a pas tardé. Dès les premières minutes de projection, à raison exactement d'une image par seconde, tous les clichés à peine travestis pour la circonstance, se sont mis à virevolter hystériquement autour de la salle avant de venir se coller sur votre peau comme des mouches sur un ruban gommé. Dans ce montage téléguidé, vous êtes devenue tour à tour la mère vénérée ou la belle-sœur dédaignée, la maîtresse d'école à la baguette fleurie ou la dépressive en bigoudis, la serveuse automatique ou la mégère à peine apprivoisée, la vierge à l'enfant-martyr ou la putain si peu respectueuse. Tous les visages de toutes les femmes du monde venaient un à un se plaquer sur le vôtre et remodelaient vos traits. À l'image et à la ressemblance de leurs droits acquis et nouvellement affirmés.

Vous ne pouviez rien faire. Rien d'autre que de fixer l'écran et vous tenir à deux mains sur votre siège pour ne pas vous noyer dans l'image surexposée du miroir déformant.

Les applaudissements claquaient dans votre dos et contre vos épaules. Les rires se gonflaient autour des haut-parleurs pour mieux déborder dans votre oreille. Les sifflements rasaient votre tête et risquaient à tout moment de vous atteindre un peu plus bas. Et vous n'osiez même pas lever les bras pour secouer tous les sarcasmes qui rebondissaient sur vous comme des grains de pop corn brûlants.

Il vous aurait fallu partir. Il vous aurait fallu trouver l'audace de quitter votre siège, d'enjamber la masse informe répandue jusqu'à votre rangée et de quitter la salle. Mais l'œil grossissant de la minorité imprévisible vous avait transformée en statue de sel. Et cette minorité avait besoin du sel figé sur vous pour activer sa salive. Il vous a donc fallu rester jusqu'à la fin.

La fin fut aussi inattendue que ne l'avait été le commencement. Après deux heures et demie de concentration acharnée sur votre personne, vous avez soudain eu la curieuse impression de vous dissoudre et de disparaître. De ne plus exister nulle part: ni dans la lumière du projecteur, ni dans l'œil de la minorité, ni même sur votre siège. Tout ce qui, depuis cent cinquante minutes, avait semblé de trop dans votre identité, la chevelure, les seins, les hanches, les ongles, les cils, les grains de beauté, la parole, l'accent, la démarche, les habitudes, les hauts, les bas, la grandeur, la misère, les vices, les vertus, tout cela se retirait brutalement du champ de tir ou de vision de la minorité devenue complètement silencieuse.

Vous n'arriviez pas à comprendre ce qui se passait. Mais plus le sel se détachait de vous et qu'il ne maintenait plus ensemble ni votre peau ni vos os, plus vous aviez peur de disparaître entièrement. C'est là que vous avez osé regarder autour de vous, que vous vous êtes mise à chercher fébrilement dans le noir les causes obscures de votre brusque dissolution. Et vous avez trouvé sans peine: la masse informe et redoutable était en train de se blottir douillettement entre les seins de Marilyn, de se faufiler dans les courbes généreuses de sa poitrine et de ses hanches.

Vous n'aviez plus qu'à attendre quelques instants, le temps de permettre à la minorité maintenant prévisible de s'endormir entre les bras du mythe et de rêver d'inaccessible étoile. Vous pourriez ensuite quitter la salle en toute sécurité: on ne s'apercevrait même pas de votre disparition.

Vous n'auriez pas, non plus, à rédiger de compte rendu sur l'événement. Vous saviez désormais que plusieurs dizaines de représentants pouvaient très bien défendre eux-mêmes les droits de leur minorité. ***XYZ***

174 p., 17,95 $

Vient de paraître

Diane-Monique Daviau

Dernier Accrochage

XYZ L'Ère nouvelle